

CHAPITRE II

DES EXEMPLES DE TOLÉRANCE ET D'INTOLÉRANCE MENTIONNÉS

PAR VOLTAIRE.

Pour comprendre les sentiments des hommes sur la tolérance, Voltaire sembla diviser ces hommes en 3 catégories:

- Ceux qui vivaient en dehors de la culture chrétienne;
- Ceux qui vivaient dans le cadre de la culture chrétienne;
- Les cas exceptionnels de la catégorie précédente.

Ce chapitre traitera, donc, successivement de ces trois catégories, puis à la fin il présentera quelques réflexions sur le point de vue de Voltaire à ce sujet.

1. Ceux qui vivaient en dehors de la culture chrétienne.

Voltaire pensait que les hommes des autres races furent, selon leur inclination naturelle, plus tolérants que les européens qui se vantèrent <sup>d'être</sup> plus avancés que les autres en culture et en civilisation, surtout dans les domaines religieux et politique.

"Ce que j'observe seulement, c'est qu'excepté ces temps de guerre et de fanatisme sanguinaire qui éteignent toute humanité, et qui rendent les moeurs, les lois, la religion d'un peuple, l'objet de l'horreur d'un autre peuple, toutes les nations trouverent très bon que leurs voisins eussent leurs dieux particuliers, et qu'elles imitèrent souvent le culte et les cérémonies des étrangers." (1)

Il est intéressant de noter que Voltaire cita intentionnellement les juifs qui furent, avec les mahométans, les hommes les plus fanatiques aux yeux des chrétiens.

"Les Juifs mêmes, malgré leur horreur pour le reste des hommes, qui s'accrut avec le temps, imitèrent la circoncision des Arabes et des Egyptiens, s'attachèrent, comme ces derniers, à la distinction des viandes, prirent d'eux

<sup>1</sup>Voltaire, Essai sur les Moeurs, t. I (Paris: Éditions Garnier Frères, 1963), p. 16.

les ablutions, les processions, les danses sacrées, le bouc Nazazel, la vache rousse. Ils adorèrent souvent le Baal, le Belphégor de leurs autres voisins..." (1)

Les Arabes primitifs ne furent pas moins tolérants que les Juifs primitifs en ce qui concerne la tolérance.

"Ce sont les peuples de l'Arabie proprement dite qui étaient véritablement indigènes... La religion était la plus naturelle et la plus simple de toutes; c'était le culte d'un Dieu..."

"On ne les avait jamais vus ni envahir le bien de leurs voisins, comme des bêtes carnassières affamées; ni égorger les faibles, en prétextant les ordres de la Divinité..." (2)

Les Indiens, laissés à leur état naturel, étaient aussi paisibles et tolérants.

"Ainsi tous les Indiens dont les familles ne sont alliées ni aux Arabes, ni aux Tartares, sont encore aujourd'hui les plus doux de tous les hommes." (3)

Cela veut dire que si quelques Indiens au temps de Voltaire étaient intolérants et méchants, c'était à cause de mauvais exemples des autres peuples.

L'idéal de la tolérance se trouve, selon Voltaire, chez les sages chinois. Il les a cités souvent comme exemples de la tolérance. Il les a trouvés exempts des défauts que Voltaire voyait chez les européens.

"Jamais la religion des empereurs et des tribunaux ne fut déshonorée par des impostures, jamais troublée par les querelles du sacerdoce et de l'empire, jamais chargée d'innovations absurdes, qui se combattent les unes les autres avec des arguments aussi absurdes qu'elles, et dont la dévotion a mis à la fin le poignard aux mains des fanatiques, conduits par des factieux. C'est par là surtout que les

<sup>1</sup> Loc. cit.

<sup>2</sup> Ibid., pp. 54-55.

<sup>3</sup> Ibid.; p. 60.

Chinois l'emportent sur toutes les nations de l'univers." (1)

Les sages, s'ils sont vraiment convaincus de leur sagesse, doivent être naturellement tolérants comme les lettrés chinois.

"Répétons encore que les lettrés chinois, adorateurs d'un seul Dieu, abandonnèrent le peuple aux superstitions des bonzes... Les magistrats sentirent que le peuple pouvait avoir des religions différentes de celle de l'Etat, comme il a une nourriture plus grossière." (2)

Ici Voltaire montra ~~une~~ une vraie attitude de ~~la~~ tolérance, bien écartée de la faiblesse.

"Ils souffrirent les bonzes et les continrent." (3)

La Chine ancienne, pour Voltaire, était exemplaire non seulement <sup>au point de vue</sup> de la tolérance religieuse, mais aussi de la tolérance politique, à la manière de notre grand roi Ram Khakhong.

"Il fut permis d'écrire sur une longue table, placé dans le palais, ce qu'on trouvait de reprehensible dans le gouvernement." (4)

Vus par Voltaire, les Japonnais furent un peuple aussi avancé que les peuples européens dans la culture et la religion. Voltaire remarqua qu'il y a<sup>vait</sup> un parallélisme entre le Japon et l'Europe chrétienne dans le développement de l'esprit, quoique ces deux peuples sont loins l'un de l'autre et se développèrent donc indépendamment. Cependant

<sup>1</sup> Ibid., p. 69.

<sup>2</sup> Ibid., p. 71.

<sup>3</sup> Loc. cit.

<sup>4</sup> Ibid., 216.

les japonais furent plus respectables, parce qu'ils eurent respecter la liberté de la conscience.

"La nature humaine, dont le fond est partout le même, a établi d'autres ressemblances entre ces peuples et nous. Ils ont la superstition des sortilèges... les pèlerinages, les épreuves même du feu... Ils ont depuis très longtemps des religieux, des ermites, des instituts mêmes, qui ne sont pas fort éloignés de nos ordres guerriers... Cependant, malgré cet établissement, qui semble annoncer des guerres civiles, comme l'ordre teutonique de Prusse en a eue en Europe, la liberté de conscience était établie dans ces pays aussi bien que dans tout le reste de l'Orient." (1)

Les européens eux-mêmes ont une inclination naturelle pour la tolérance. Ainsi les anciens grecs avaient déjà montré l'attitude de tolérance parfaite selon les normes des déistes du temps de Voltaire.

"Athènes laissa une liberté entière non seulement à la philosophie, mais à toutes les religions... elle avait même un autel dédié aux dieux inconnus." (2)

Les romains, à la manière des grecs, étaient aussi très tolérants vis à vis de la religion.

"J'observerai ici sur leur religion deux choses importantes: c'est qu'ils adoptèrent ou permirent les cultes de tous les autres peuples, à l'exemple des Grecs; et qu'au fond, le sénat et les empereurs reconnurent toujours un dieu suprême, ainsi que la plupart des philosophes et des poètes de la Grèce." (3)

Voltaire n'oublie pas le cas de la condamnation de Socrate~~z~~ chez les Athéniens.

<sup>1</sup>Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. II (Paris: Editions Garnier Frères, 1963), p. 314.

<sup>2</sup>Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. I (Paris: Editions Garnier Frères, 1963), p. 94.

<sup>3</sup>Ibid., p. 181.

"Les Romains, bien plus stricts que les Grecs, n'ont jamais persécuté aucun philosophe pour ses opinions." (1)

Pour ne pas être contradictoire dans son argument, Voltaire fut obligé d'excuser les romains de leurs persécutions contre les chrétiens. Selon Voltaire, les romains persécutèrent les chrétiens non par intolérance, mais parce que les chrétiens eux-mêmes troublèrent l'ordre de l'empire par leur intolérance.

"Quand les sociétés chrétiennes devinrent un peu nombreuses, et que plusieurs s'élevèrent contre le culte de l'empire romain, les magistrats sévirent contre elles, et les peuples surtout les persécutèrent. On ne persécutait point les Juifs, qui avaient des privilèges particuliers, et qui se renfermaient dans leurs synagogues; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encore aujourd'hui à Rome; on souffrait tous les cultes divers répandus dans l'empire, quoique le sénat ne les adoptât pas.

"Mais les chrétiens, se déclarant ennemis de tous ces cultes, et surtout de celui de l'empire, furent exposés plusieurs fois à de cruelles épreuves." (2)

Et encore ailleurs:

"...on ne s'éleva contre les chrétiens que parce qu'ils commençaient à faire un parti dans l'Etat. Les Romains permettait tous les cultes, jusqu'à celui des Juifs, jusqu'à celui des Egyptiens, pour lesquels ils avaient tant de mépris. Pourquoi Rome tolérât-elle ces cultes? C'est que ni les Egyptiens, ni même les Juifs, ne couraient point la terre et les mers pour faire des prosélytes: ils ne songeaient qu'à gagner de l'argent; mais il est incontestable que les chrétiens voulaient que leur religion fût la dominante. Les Juifs ne voulaient pas que la statue de Jupiter fût à Jérusalem; mais les chrétiens ne voulaient pas qu'elle fût au Capitole. Saint Thomas a la bonne foi d'avouer que, si les chrétiens ne détrônèrent pas les empereurs, c'est qu'ils ne le pouvaient pas. Leur opinion était que toute la terre doit être chrétienne. Ils étaient donc nécessairement ennemis

<sup>1</sup>Voltaire, "Athée," Dictionnaire Philosophique. (Paris: Editions Garnier Frères, 1961), p. 37.

<sup>2</sup>Voltaire, "Christianisme," Dictionnaire Philosophique (Paris: Editions Garnier Frères, 1961), pp. 125-126.

de toute la terre, jusqu'à ce qu'elle fût convertie." (1)

C'est pour justifier la conduite de l'empereur Yong-tching de la Chine qui chassa les missionnaires de son pays, et en même temps pour ironiser les missionnaires qui furent intolérants entre eux-mêmes, que Voltaire choisit l'événement exotique suivant :

"Leurs<sup>(2)</sup> malheureuse disputes avec des dominicains et d'autres scandalisèrent à tel point le grand empereur Yong-tching que ce prince, qui était la justice et la bonté même, fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignât notre sainte religion, dans laquelle nos missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une bonté paternelle, leur fournissant des subsistances et des voitures jusqu'aux confins de son empire."

Voltaire cita expressément l'empereur Julien l'Apostat comme l'exemple même de tolérance; le paradoxe de l'Eglise selon la pensée de Voltaire c'est qu'en prétendant être surnaturelle, elle a perdu l'esprit naturel. Il faut que l'Empereur Julien abandonnât l'Eglise pour reconquérir l'esprit de tolérance qui est, selon Voltaire, une inclination naturelle à tout le monde.

"Ce Julien, qui eut le malheur d'abandonner la religion chrétienne, mais qui fit tant d'honneur à la naturelle; Julien, le scandale de notre Eglise et la gloire de l'empire romain."  
(4)

<sup>1</sup>Voltaire, "Tolérance," Dictionnaire Philosophique (Paris: Editions Garnier Frères, 1961), p. 401.

<sup>2</sup>des jésuites.

<sup>3</sup>Voltaire, "Christianisme," Dictionnaire Philosophique (Paris: Editions Garnier Frères, 1961), p. 134.

<sup>4</sup>Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p.96.

Julien était, donc, le champion de la tolérance; car, bien qu'il fut l'homme le plus puissant de l'empire, il n'abusa pas de son pouvoir pour supprimer la liberté de conscience, afin de faire accepter ses idées par tous ses sujets; au contraire, il se servit de son pouvoir pour promouvoir cette liberté même. Pour prouver cette hypothèse, Voltaire cita les propres paroles de l'empereur:

"Il faut instruire les ignorants, et non les punir; les plaindre, et non les haïr. Le devoir d'un empereur est d'imiter Dieu: l'imiter, c'est d'avoir le moins de besoins, et de faire le plus de bien qu'il est possible." (1)

Les Arabes, <sup>devenus</sup> musulmans ~~des postérieurs~~, quoiqu'ils fondèrent leur religion sur la foi comme les chrétiens, ils furent cependant plus sages et plus circonspects sur la pratique de la foi. Ils furent assez prudents pour croire que la foi puisse empêcher les sciences humaines.

"Les Arabes deviennent les précepteurs de l'Europe dans les sciences et dans les arts, malgré leur foi qui semble l'ennemie des arts." (2)

Ils ne furent pas fanatiques à cause de leur croyance, comme les européens le croyaient.

"Omar... laissa aux juifs et aux chrétiens, habitants de Jérusalem, une pleine liberté de conscience." (3)

Saladin, le roi musulman, malgré l'hostilité des croisés chrétiens, ne ressentit pas l'esprit de vengeance dans sa conduite envers les vaincus. Son esprit n'était ni

<sup>1</sup>Cité par Voltaire dans Essai sur les Mœurs, T. I, p. 96.

<sup>2</sup>Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. I, p. 261.

<sup>3</sup>ibid., p. 262.

moins tolérant ni moins bienveillant que celui de Julien l'Apostat. D'ailleurs, Voltaire a eu la malice de suggérer qu'un bon musulman suivait mieux la doctrine de Jésus-Christ que des chrétiens orgueilleux et égoïstes.

"Saladin, qui avait fait un traité avec Richard, par lequel il laissait aux chrétiens le rivage de la mer depuis Tyr jusqu'à Joppé, garda fidèlement sa parole. (1195) Il mourut trois ans après à Damas, admiré des chrétiens même... On dit qu'il laissa par son testament des distributions, égales à aumônes aux pauvres mahométans, juifs et chrétiens; voulant faire entendre par cette disposition que tous les hommes sont frères, et que pour les secourir il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient, mais de ce qu'ils souffrent."<sup>(1)</sup>

Par l'épisode de Saint François d'Assise s'embarquant pour convertir le sultan Méledin d'Egypte, Voltaire put très bien montrer comment un homme fanatique est impitoyable et incroyablement ridicule; et par contre comment un homme vraiment tolérant est respectable et peut conquérir la sympathie de tout le monde.

"Saint François d'Assise, qui établissait alors son ordre, passa lui-même au camp des assiégeants; et s'étant imaginé qu'il pourrait aisément convertir le sultan Méledin, il s'avança avec son compagnon, frère Illuminé, vers le camp des Egyptiens. On les prit, on les conduisit au Sultan. François le prêcha en italien. Il proposa à Méledin de faire allumer un grand feu dans lequel ses imans d'un côté, François et Illuminé de l'autre, se jetteraient pour faire voir quelle était la religion véritable. Méledin, à qui un interprète expliquait cette proposition singulière, répondit en riant que ses prêtres n'étaient pas hommes à se jeter au feu pour leur foi, alors François proposa de s'y jeter tout seul. Méledin lui dit que s'il acceptait une telle offre il paraîtrait douter de sa religion. Ensuite il renvoya François avec bonté, voyant bien qu'il ne pouvait être un homme dangereux."<sup>(2)</sup>

<sup>1</sup> Ibid., p. 580.

<sup>2</sup> Ibid., p. 587.



## 2. Ceux qui vivaient dans le cadre de la culture chrétienne.

Voltaire a justifié les romains qui persécutaient les chrétiens, mais il a condamné sans pitié les chrétiens qui persécutèrent les romains à leur tour.

"... à peine la religion chrétienne fut sur le trône que la sainteté en fut profanée par des chrétiens qui se livrèrent à la soif de la vengeance... Il massacra dans la Syrie et dans la Palestine tous les magistrats qui avaient sévi contre eux; ils noyèrent la femme et la fille de Maximin; ils firent périr dans les tourments ses fils et ses parents." (1)

Les chrétiens déchainés sévissaient non seulement contre leurs ennemis les païens romains -- le fait qui peut être ~~paradoxale~~ <sup>compréhensible</sup> à cause de l'oppression psychologique qui les a rendus assoiffés de vengeance -- mais ils étaient aussi très durs entre eux, ce qui ne pouvait s'expliquer que par leur caractère intolérant.

"... la plupart des articles de foi se décidèrent quelquefois à grands coups de bâton, comme il arriva sous Théodose II, dans un concile convoqué par lui à Ephèse, concile qu'on appelle aujourd'hui le brigandage." (2)

Voltaire sembla rechercher la cause de cette intolérance surprenante et il ne la trouva que dans la maladie mentale: l'idée fixe de la certitude de vérité qu'on croyait révélée.

"... les sectes nées dans son sein se combattaient avec le délire des querelles théologiques." (3)

<sup>1</sup> Ibid., p. 299.

<sup>2</sup> Ibid., pp. 305-6.

<sup>3</sup> Ibid., p. 304.

"Les querelles au sujet de la consubstantialité du Verbe troublèrent le monde et l'ensanglantèrent!" (1)

Il cita un cas qui selon lui montra bien comme les chrétiens de ce temps étaient éloignés du bon sens.

"Enfin, pour bien connaître l'esprit de ce malheureux temps, souvenons-nous qu'un moine ayant été rebuté un jour par Théodose II, qu'il importunait, le moine excommunia l'empereur; et que ce César fut obligé de se faire relever de l'excommunication par le patriarche de Constantinople." (2)

Voltaire put trouver une autre cause de l'intolérance chez les premiers chrétiens, c'est la philosophie sophistique répandue chez les grecs depuis le temps de Socrates. Les grecs convertis ont changé de croyance mais pas leur esprit sophistique qui aimait les disputes.

"... mais d'autres querelles non moins funestes y furent excitées par ces disputes interminables, nées de l'esprit sophistique des Grecs et de leurs disciples.

"La simplicité des premiers temps disparut sans le grand nombre de questions que forma la curiosité humaine; car le fondateur de la religion n'ayant jamais rien écrit, et les hommes voulant tout savoir, chaque mystère fit naître des opinions, et chaque opinion coûta du sang." (3)

L'esprit sophistique chez les sophistes anciens n'a pas engendré l'intolérance, parce qu'ils <sup>conservaient</sup> tenaient la

<sup>1</sup> Ibid., p. 299.

<sup>2</sup> Ibid., p. 306.

<sup>3</sup> ibid., p. 319.

philosophie sceptique qui généralement ne rend personne fanatique. Mais quand le scepticisme est changé en dogmatisme tout en conservant le même amour de disputes, alors débute un cas désespérant.

"Un parti anathématisait l'autre; la faction dominante condamnait à l'exil, à la prison, à la mort et aux peines éternelles après la mort, l'autre faction, qui se vengeait à son tour par les mêmes armes." (1)

Ces disputes étaient vaines et ridicules aux yeux de Voltaire, parce que "toutes les disputes des Grecs étaient des disputes de mots." (2)

Selon Voltaire, les grecs chrétiens avaient acquis un tempérament si intolérant, qu'ils ne purent s'empêcher de se montrer intolérants en essayant de supprimer une autre intolérance, ainsi:

"En 727, l'empereur Léon d'Issaurien voulut, à la persuasion de quelques évêques, déraciner l'abus; mais, par un abus peut-être plus grand, il fit effacer toutes les peintures: il abattit les statues et les représentations de Jésus-Christ avec celles des saints. En ôtant ainsi tout d'un coup aux peuples les objets de leur culte, il les révolta: on le méprisait, on le persécuta; il devint tyran parce qu'il avait été imprudent." (3)

C'est un des paradoxes si fréquents dans le style de Voltaire!

Les barbares convertis n'eurent pas l'amour des disputes comme les grecs, parce qu'ils furent trop ignorants

<sup>1</sup> Ibid., p. 321.

<sup>2</sup> Ibid., p. 320.

<sup>3</sup> Ibid., pp. 321-2.

pour s'occuper des problèmes philosophiques et théologiques: ils préférèrent l'exercice des armes. Pourtant ils n'étaient pas moins fanatiques, quand une fois convertis ils mirent leur puissance guerrière au service de leur foi.

"(772) Charles prend à l'abord la fameuse bourgade d'Eresbourg... Il fait égorger les habitants; il y pille, et rase ensuite le principal temple du pays, élevé autrefois au dieu Tanfana, principe universel, si jamais ces sauvages ont connu un principe universel...

"On y massacra les prêtres sur les débris de l'idole renversée. On pénétra jusqu'au Vésér avec l'armée victorieuse. Tous ces cantons se soumièrent. Charlemagne voulut les lier à son joug par le christianisme. Tandis qu'il court à l'autre bout de ses Etats, à d'autres conquêtes, il leur laisse des missionnaires pour les persuader, et les soldats pour les forcer. Presque tous ceux qui habitaient vers le Vésér se trouvèrent en un an chrétiens, mais esclaves.

"Vitiking, retiré chez les Danois, qui tremblaient déjà pour leur liberté et pour leurs dieux, revient au bout de quelques années. Il ranime ses compatriotes, il les rassemble... Il chasse l'évêque, qui a le temps de fuir et de s'embarquer; il détruit le christianisme, qu'on n'avait embrassé que par la force... [Charlemagne]

"Ce prince accourt: il défait à son tour Vitiking; mais il traite de révolte cet effort courageux de liberté. Il demande aux Saxons tremblants qu'on lui livre leur général; et, sur la nouvelle qu'ils l'ont laissé retourner en Danemark, il fait massacrer quatre mille cinq cents prisonniers au bord de la petite rivière d'Aller...

"Il fallut encore trois victoires avant d'accabler ces peuples sous le joug. Enfin le sang cimentait le christianisme et la servitude. Vitiking lui-même, lassé de ses malheurs, fut obligé de recevoir le baptême, et de vivre désormais tributaire de son vainqueur.

"... Charles joignit à cette politique la cruauté de faire poignarder par des espions les Saxons qui voulaient retourner à leur culte...

"Il institua une juridiction plus abominable que l'Inquisition ne le fut jamais:... Les juges prononçaient peine de mort sur des délations secrètes, sans appeler les accusés. On dénonçait un Saxon, possesseur de quelques bestiaux, de n'avoir pas jeuné en carême; les juges le condamnaient, et on envoyait des assassins qui l'exécutaient et qui saisissaient ses vaches." (1)

---

<sup>1</sup>Ibid., pp. 327-8.

Les croisades chrétiennes contre les musulmans furent racontées par Voltaire avec une force telle qu'elle pût exciter chez les lecteurs une espèce de dégoût pour telles actions. Cette manifestation d'intolérance ne put se réaliser qu'à cause du mépris et de la haine envers ceux qui n'ont pas eu la même foi. Voltaire a voulu montrer par cet exemple que les musulmans qui ont occupé la Terre Sainte, ne l'ont pas fait par du fanatisme religieux, puisqu'ils n'ont pas persécuté ni les juifs, ni les chrétiens dans le territoire occupé. Les chrétiens, au contraire, parce qu'ils n'avaient pas d'assez de puissance politique pour maintenir leur avance dangereuse, n'avaient qu'un seul moyen: c'était de déchaîner l'instinct de l'homme primitif. Certainement, Voltaire n'a pas dit tout cela franchement, mais on peut bien deviner par ses expressions vigoureuses et ses exemples propres à inspirer du dégoût.

Voici la première croisade racontée par Voltaire:

"Ce qui est vrai, c'est qu'après cinq semaines de siège la ville fut emportée d'assaut, et que tout ce qui n'était pas chrétien fut massacré. L'Ermite Pierre, de général devenu chapelain se trouva à la prise et au massacre. Quelques chrétiens, que les musulmans avoient laissés vivre dans la ville, conduisirent les vainqueurs dans les caves les plus reculées, où les nères se cachaient avec leurs enfants, et rien ne fut épargné. Presque tous les historiens conviennent qu'après cette boucherie les chrétiens, tout dégoûtants de sang, allèrent en procession à l'endroit qu'on dit être le sépulchre de Jésus-Christ, et y fondirent en larmes (1099). Il est très vraisemblable qu'ils y donnèrent des marques de religion; mais cette tendresse qui se manifesta par des pleurs n'est guère compatible avec cet esprit de vertige, de fureur, de débauche, et d'emportement. Le même homme peut être furieux et tendre, mais non dans le même temps.

"Eusebius rapporte qu'on enferma les Juifs dans la synagogue qui leur avait été accordée par les Turcs, et qu'on les y brûla tous. Cette action est croyable après la fureur avec laquelle on les avait exterminés sur la route." (1)

La croisade contre les Languedociens n'inspire pas moins de dégoût chez les lecteurs de Voltaire. En effet, c'est le crescendo de dégoût, parce que c'était la croisade des chrétiens qui se croyaient fidèles à la Volonté du Divin Fondateur contre ceux qui se croyaient fidèles à l'enseignement du même Fondateur qui insista beaucoup sur la charité envers les prochains!

"... La ville de Béziers voulut tenir contre les croisés, on égorga tous les habitants réfugiés dans une église; la ville fut réduite en cendres. Les citoyens de Carcassonne, effrayés de cet exemple, implorèrent la miséricorde des croisés: on leur permit de sortir presque nus de leur ville, et on s'empara de tous leurs biens.

"On donnait au comte Simon de Monfort le nom de Machabée. Il se rendit maître d'une grande partie du pays, s'assurant des châteaux des seigneurs suspects, attaquant ceux qui ne se mettaient pas entre ses mains, poursuivant les hérétiques qui osaient se défendre. Les écrivains ecclésiastiques racontent eux-mêmes que Simon de Monfort ayant allumé un bûcher pour ces malheureux, il y en eut cent quarante qui coururent, en chantant des psaumes, se précipiter dans les flammes... On peut seulement déplorer l'aveuglement de ces malheureux, qui croyaient que Dieu les récompenserait parce que des moines les faisaient brûler." (2)

Cet événement est encore plus irritant si l'on se souvient du fait que "le pape Innocent III déléguâ deux simples moines de Cîteaux pour juger les hérétiques" (3),

<sup>1</sup> Ibid., pp. 566-7.

<sup>2</sup> Ibid., pp. 626-7.

<sup>3</sup> Ibid., p. 625.

et c'était des hérétiques "qui ne voulurent de loi que l'Évangile." (1) Par là Voltaire prépara avec une intelligence tactique supérieure les lecteurs à aborder l'Inquisition avec un préjugé défavorable.

"Ce fut le premier fondement de l'Inquisition." (2)

Mais Voltaire indiqua qu'une autre cause joua un rôle de plus en plus importants pour induire les chrétiens à égorgés leurs frères.

"Ces croisades contre le Languedoc durèrent vingt années. La seule envie de s'emparer du bien à'autrui les fit naître, et produisit en même temps l'Inquisition." (3)

Voici comment le fanatisme religieux des premiers croisés fut changé, avec le temps, en l'envie de bien et en l'intrigue égoïste.

"(1237) Mais ce fut bien pis quand le roi eut la faiblesse de permettre qu'il y eût dans son royaume un grand inquisiteur nommé par le pape. Ce fut le cordelier Robert... c'était un apostat qui conduisait avec lui une femme perdue, et pour mettre le comble à l'horreur de son ministère, cette femme était elle-même hérétique... Il fit accroire au roi qu'il y avait une secte nouvelle qui infectait secrètement ces provinces. Ce monstre fit brûler, sur ce prétexte, quiconque, étant sans crédit et étant suspect, ne voulut pas se racheter de ses persécutions." (4)

Les exemples sont interminables quand le problème réchaîne le colère de Voltaire, mais il faut que nous nous bornions à ceux qui montrent l'enchaînement de la pensée de

<sup>1</sup> Loc. cit.

<sup>2</sup> Ibid., p. 626.

<sup>3</sup> Ibid., p. 631.

<sup>4</sup> Ibid., p. 632.

Voltaire. Beaucoup d'exemples intéressants doivent être omis avec regret. Cependant nous ne pouvons pas passer sous silence un événement qui est le point culminant de ce sujet dans la pensée de Voltaire -- c'est la Saint Barthélémy -- parce que c'est l'événement qui choqua le plus l'âme française.

"Chacun cherchait à dévorer une partie du gouvernement. Le clergé d'un côté, les pasteurs calvinistes de l'autre, criaient à la religion. Dieu était leur prétexte; la fureur de dominer était leur dieu; et les peuples, enivres de fanatisme, étaient les instruments et les victimes de l'ambition de tant de partis opposés." (1)

"On vit alors ce que peut le fanatisme fortifié de l'esprit de parti... le catholique, le protestant, l'indifférent, le prêtre, le bourgeois, n'est pas en sûreté dans son lit: on abandonne la culture des terres, on les laboure le sabre à la main. On fait encore une paix forcée (1568); mais chaque paix est une guerre sourde, et tous les jours sont marqués par des meurtres et par des assassinats." (2)

"Enfin, au milieu de tant de désolation, une nouvelle paix semble faire respirer la France; mais cette paix ne fait que la préparation de la Saint-Barthémy (1570). Cette affreuse journée fut méditée et préparée pendant deux années... On se faisait un grand honneur alors des maximes de Machiavel, et surtout de celle qu'il ne faut pas faire le crime à demi. La maxime qu'il ne faut jamais commettre de crimes eût été même plus politique; mais les mœurs étaient devenues féroces par les guerres civiles, malgré les fêtes et les plaisirs que Catherine de Medicis entretenait toujours à la cour. Ce mélange de galanterie et de fureurs, de voluptés et de carnage, forme le plus bizarre tableau où les contradictions de l'espèce humaine se soient jamais peintes. Charles IX, qui n'était point du tout guerrier, était d'un tempérament sanguinaire; et quoiqu'il eût des maîtresses, son cœur était atroce. C'est le premier roi qui ait comploté contre ses sujets... un jour que le roi s'amusant à chasser des lapins dans un clapier: 'Faites-les-moi tous sortir, dit-il, afin que j'aie le plaisir de les tuer tous'." (3)

<sup>1</sup>Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. II, p. 491.

<sup>2</sup>Ibid., p. 492.

<sup>3</sup>Ibid., pp. 493-4.



"Je ne répéterai point ce que tout le monde sait de cette tragédie abominable: une moitié de la nation égorgeant l'autre, le poignard et le crucifix en main; le roi lui-même tirant d'une arquebuse sur les malheureux qui fuyaient... Il n'y eut certes dans toute cette action d'autre prodige que cette fureur religieuse qui changeait en bêtes féroces une nation qu'on a vue souvent si douce et si légère." (1)

"S'il pouvait y avoir quelque chose de plus déplorable que la Saint-Barthélémy, c'est qu'elle fit naître la guerre civile au lieu de couper la racine des troubles. Les calvinistes ne pensèrent plus, dans tout le royaume, qu'à vendre chèrement leurs vies. On avait égorgé soixante mille de leurs frères en pleine paix; il en restait environ deux millions pour faire la guerre. De nouveaux massacres suivent donc de part et d'autre ceux de la Saint-Barthélémy. Le siège de Sancerre fut mémorable." (2)

### 3. Les cas exceptionnels du précédent.

Nous avons vu que Voltaire aimait le paradoxe, parce qu'il pouvait facilement, par ce moyen, mettre les lecteurs dans un état de surprise et de curiosité. Ici encore, il prit comme exemple éminent de chrétiens tolérants, un roi arien, regardé comme barbare dans l'histoire ordinaire en Europe — Théodoric. Voltaire le peignit, au contraire, comme un roi si sage et d'un esprit si élevé. C'est un exemple pour ceux qui ont l'autorité sur les sujets de plusieurs professions religieuses.

"Théodoric... sans prendre le titre d'empereur d'Occident qu'il eût pu s'arroger, il exerça sur les Romains, précisément la même autorité que les Césars; conservant le sénat, laissant subsister la liberté de religion, soumettant également aux lois civiles, orthodoxes, ariens et idolâtres; jugeant les Goths par les lois gothiques, et les Romains par les lois romaines; présidant par ses commissaires aux élections des

<sup>1</sup> Ibid., p. 495.

<sup>2</sup> Ibid., p. 497.

évêques; défendant la simonie, apaisant les schismes." (1)

Toutefois la politique de Théodoric est de sacrifier les intérêts de la minorité au profit de la majorité. Rotharic, un roi des Lombards, fut plus généreux en protégeant le droit de la minorité -- ce qui plût particulièrement à Voltaire.

"Leur roi Rotharic publia, vers l'an 640, un édit qui donna la liberté de professer toutes sortes de religions; de sorte qu'il y avait dans presque toutes les villes d'Italie un évêque catholique et un évêque arien, qui laissaient vivre paisiblement les peuples nommés idolâtres, répandus encore dans les villages." (2)

Le pape champion de la tolérance, aux yeux de Voltaire, c'était Adrien I.<sup>er</sup> Voltaire montra en même temps comme il fut difficile, même pour les personnes en autorité, de vouloir être tolérantes et sages dans la société dont la plupart des membres étaient intolérants. Voici, <sup>comment</sup> il l'explique avec clarté et force de persuasion.

"Tandis que le pape Adrien envoyait en France les actes du second concile de Nicée, il reçoit les livres Carolins opposés à ce concile; et on le presse au nom de Charles de déclarer hérétiques l'empereur de Constantinople et sa mère. On voit assez par cette conduite de Charles qu'il voulait se faire un nouveau droit de l'hérésie prétendue de l'empereur pour lui enlever Rome sous couleur de justice.

"Le pape, partagé entre le concile de Nicée qu'il adoptait, et Charlemagne qu'il ménageait, prit un tempérament politique, qui devrait servir d'exemple dans toutes ces malheureuses disputes qui ont toujours divisé les chrétiens. Il explique les livres Carolins d'une manière favorable au concile de Nicée, et par là réfute le roi sans lui déplaire; il permet qu'on ne rende point le culte aux images; ce qui était très raisonnable chez les Germains à peine sortis de l'idolâtrie, et chez les Francs encore grossiers, qui n'avaient ni sculpteurs ni peintres. Il exhorte en même temps à ne

<sup>1</sup>Voltaire, Essai sur les Moeurs, T. I, p. 307.

<sup>2</sup>Ibid., p. 308.

point briser ces mêmes images. Ainsi il satisfaisait tout le monde, et laisse au temps à confirmer ou à abolir un culte encore douteux." (1)

"On avait voulu savoir si le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, ou du père seulement.

"... Adrien I<sup>er</sup> ne décida rien: il savait qu'on pouvait être chrétien sans pénétrer dans la profondeur de tous les mystères. Il répond qu'il ne condamne point le sentiment du roi, mais ne change rien au Symbole de Rome. Il apaise la dispute en ne la jugeant pas, et en laissant à chacun ses usages." (2)

Mais peut-être, dans le cas de ce pape, Voltaire a eu l'arrière-pensée de se moquer de la faiblesse du pape qui n'osait pas contredire personne, parce qu'il n'avait pas assez de force militaire pour garantir ses décisions.

L'esprit le plus positif parmi les chefs ecclésiastiques, c'est celui du S. Martin de Tours, parce qu'il eut le courage de condamner franchement et énergiquement la conduite fautive de plusieurs évêques -- acte qui était si dangereux à son temps.

"... saint Martin de Tours ne voulut point communiquer avec les évêques qui avaient demandé le sang de Priscillien: il disait hautement qu'il était horrible de condamner des hommes à la mort parce qu'ils se trompent." (3)

La reine Elizabeth d'Angleterre qui fut considérée par les catholiques comme une souveraine intolérante envers le culte catholique, fut réhabilitée par Voltaire comme un exemple de la tolérance. Il essaya de justifier ses actes <sup>royaux</sup>

<sup>1</sup> Ibid., pp. 352-3.

<sup>2</sup> Ibid., p. 354.

<sup>3</sup> Ibid., 484.

qui purent combler intolérants aux ~~yeux des~~ catholiques, mais pour lui de tels actes provenaient de motifs tolérants — c'est-à-dire qu'elle voulait que toutes les sectes fussent tolérantes entre elles, et qu'elle-même se montrait toujours exemplaire d'impartialité <sup>pour toutes</sup> ~~entre~~ les sectes, mais que les catholiques qui se croyaient toujours privilégiés restaient mécontents.

Cette femme avait plus d'esprit, et un meilleur esprit que Henri VIII son père, et que Marie sa sœur. Elle évita la persécution autant qu'ils l'avaient excitée. Comme elle vit à son avènement que les prédicateurs des deux partis étaient en chaire les trompettes de la discorde, elle ordonna qu'on ne prêchât de six mois, sans une permission expresse signée d'elle afin de préparer les esprits à la paix. Cette précaution nouvelle content ceux qui croyaient avoir le droit, et qui pouvaient avoir le talent d'enouvoier le peuple. Personne ne fut persécuté, ni même recherché pour sa croyance; mais on poursuivit sévèrement selon la loi ceux qui violaient la loi et qui troublaient l'Etat. Ce grand principe, si longtemps méconnu, s'établit alors en Angleterre dans les esprits, que c'est à Dieu seul à juger les cœurs qui peuvent lui déplaire, que c'est aux hommes à réprimer ceux qui s'élèvent contre le gouvernement établi par les hommes." (1)

L'idole de la tolérance pour un français cultivé, c'est, sans doute, Henri IV. Voltaire ne manqua pas de lui attribuer la perfection de la tolérance en pratique et de lui rendre l'hommage d'être <sup>un</sup> martyr de la tolérance.

"... les meilleurs serviteurs qu'il eût parmi les calvinistes lui conseillèrent d'embrasser la religion même qu'ils haïssaient... Henri IV fit son entrée dans sa capitale sans qu'il y eût presque du sang répandu (mardi 12 mars 1594) ... il pardonna à tous les ligueurs... la fureur épiscopale du fanatisme possédait encore tellement la populace

---

<sup>1</sup>Voltaire, Essai sur les Mœurs, T. II, 267.

catholique qu'il y eut presque point d'années où l'on n'attentât contre sa vie." (1)

"L'amour que je porte à mes sujets me rend tout possible et tout honorable." (2)

"Les paysans répètent encore aujourd'hui qu'il voulait qu'ils eussent une poule au pot tous les dimanches: expression triviale, mais sentiment paternel.

.....  
 "La justice est réformée, et, ce qui était beaucoup plus difficile, les deux religions vivent en paix, au moins en apparence." (3)

"Il ne commença à devenir cher à la nation que quand il fut assassiné." (4)

"... plus l'histoire fut approfondie, plus il fut aimé." (5)

"... l'amour des Français pour lui est devenu une passion." (6)

Il faut noter comment Voltaire répéta la même idée dans les différentes formes d'expression pour inculquer l'idée et le sentiment aux lecteurs.

Finalement, l'esprit de tolérance la plus parfaite pour Voltaire se trouve chez les théistes du monde entier: le théisme dont Voltaire fait aussi profession de foi. C'est, pour Voltaire, le seul espoir de sauver le monde de l'anarchie causée par l'intolérance et dont l'humanité a déjà souffert tant de désastres. Voltaire a basé son espoir sur

<sup>1</sup> Ibid., pp. 538-41.

<sup>2</sup> Les paroles du roi, citées par Voltaire: ibid. p. 544.

<sup>3</sup> Ibid., p. 545.

<sup>4</sup> Ibid., p. 558.

<sup>5</sup> Loc. cit.

<sup>6</sup> Loc. cit.

le progrès que cette profession de foi a fait faire de plus en plus parmi les savants dans tous les pays du monde cultivé. Ici Voltaire se montra un excellent propagandiste pour sa profession de foi. Pour lui le théisme est une religion authentique, la plus parfaite de toutes et il se croyait chargé d'une mission d'apôtre de cette religion.

"Le théisme, dont le roi [ Charles II d'Angleterre ] faisait une profession assez ouverte, fut la religion dominante au milieu de tant de religions. Ce théisme a fait depuis des progrès prodigieux dans le reste du monde... Une foule d'illustres écrivains en ont fait profession ouverte. La plupart des sociniens se sont enfin rangés à ce parti... Il faut avouer que, de toutes les sectes, c'est la seule qui n'ait point troublé la société par les disputes; ... il est impossible même qu'elle ne soit pas paisible. Ceux qui la professent sont unis avec tous les hommes dans le principe commun à tous les siècles et à tous les pays, dans l'adoration d'un seul Dieu... ne croyant qu'un Dieu juste, tolérant tout le reste ... Ils disent que cette religion pure est aussi ancienne que le monde." (1)

#### 4. Quelques réflexions sur le point de vue de Voltaire.

Il ne faut pas penser que Voltaire croyait que les peuples en dehors de la culture chrétienne sont tous tolérants. Selon lui toutes les croyances religieuses inspirent du fanatisme, plus ou moins intense selon l'exigence de la doctrine, l'interprétation des sources de la doctrine, le tempérament et les intérêts des religionnaires.

"... la religion théologique ... est la source de toutes les sottises et de tous les troubles imaginables; c'est la mère du fanatisme et de la discorde civile; c'est l'ennemie du genre humain." (2)

---

<sup>1</sup> Ibid., pp. 687-8.

<sup>2</sup> Voltaire, "Religion," Dictionnaire Philosophique (Paris: Editions Garnier Frères, 1961), p. 369.

Puis il illustra son affirmation par un exemple tiré d'un bonze et d'un talapoin qui sont tous les deux intolérants.

"Un bonze prétend que Fo est un dieu; qu'il a été prédit par des Fakirs; qu'il est né d'un éléphant blanc; que chaque bonze peut faire un Fo avec des grimaces. Un talapoin dit que Fo était un saint homme dont les bonzes ont corrompu la doctrine, et que c'est Sammonedon qui est le vrai dieu. Après cent arguments et cent démentis, les deux factions conviennent de s'en rapporter au dalai-lama ... dès que le dalai-lama et son conseil ont prononcé au nom de Fo, voilà le parti condamné qui jette les chapelets au nez du vice-dieu, et qui lui veut donner cent coups d'étrivières. L'autre parti défend son lama, dont il a reçu de bonnes terres; tous deux se battent longtemps; et quand ils sont las de s'exterminer, de s'assassiner, de s'empoisonner réciproquement, ils se disent encore de grosses injures ..." (1)

Cet exemple cité par Voltaire peut donner aux lecteurs l'impression que Voltaire veut attaquer l'intolérance non seulement des chrétiens, mais aussi de toutes les religions qui prétendent d'avoir la vérité infallible; mais avec un peu de réflexions attentives, on peut découvrir que la vraie intention de Voltaire ne fut pas d'attaquer le Bouddhisme envers lequel il était indifférent, mais sa technique voulait que les lecteurs transposassent la critique aux prêtres querelleurs et aux papes railleurs des chrétiens. Nous ne savons pas si cet épisode a eu un fond de vérité, mais nous savons qu'il était un bon polémiste et un habile chercheur d'anecdotes pour supporter sa polémique. L'anecdote d'André Destouches (2) est pour nous un autre exemple de

<sup>1</sup>Loc. cit.

<sup>2</sup>Voltaire, "André Destouches à Siam," *Mélanges* (Paris: Bibliothèque de la Pléiade, 1961), pp. 931-7.

curiosité.

Toutefois, il faut tenir compte du fait que si Voltaire n'avait pas un intérêt direct à attaquer les professions de foi, <sup>autres</sup> que le christianisme, il les attaqua quelques fois quand même, non tellement pour les discréditer mais pour attaquer indirectement la religion chrétienne sous l'apparence des autres religions -- par ce moyen il se sentait plus à l'abri de la colère des catholiques.

Pour rendre plus brutale son attaque de la nature humaine des chrétiens (qui lui semblait corrompue), il eut soin d'exalter la nature vertueuse (d'après lui) des hommes en dehors de l'influence de la révélation chrétienne. Pour cette raison, il semble conforme à l'intention de Voltaire de diviser les hommes en trois catégories, même si la troisième comprend plutôt les cas exceptionnels de la deuxième catégorie.

Il faut aussi noter que ce problème de la tolérance tenait tellement à coeur à Voltaire qu'il lui fût psychologiquement impossible d'éviter l'impartialité. On n'attend pas, en général, un traité de recherche proprement dite dans les oeuvres de propagande et surtout de polémique, comme l' Essai sur les Moeurs et les Lettres Philosophiques de Voltaire, mais on est surpris de voir la diversité de l'esprit voltairien en lisant ses oeuvres d'histoire pure, comme Le Siècle de Louis XIV et L'Histoire de Charles XII.

Naves considère Le Siècle de Louis XIV comme "le



premier modèle d'une histoire nationale." (1) Il compare ainsi l'Essai sur les Moeurs et Le Siècle de Louis XIV.

"Il s'ensuit que l'Essai a moins l'aspect d'un récit que d'une série de tableaux, étapes choisies de siècle en siècle pour mettre au point l'état des divers pays d'Europe et même d'autres contrées, Inde, Japon, Amérique, et jusqu'à l'Ethiopie et l'empire du Mogol. L'information de l'historien est souvent incomplète, surtout dans ces matières exotiques toutes neuves, mais l'essentiel pour lui est d'avoir posé des questions et suscité des recherches. Moins qu'un livre d'histoire, l'Essai sur les Moeurs est un repertoire de problèmes historiques, et par là il rejoint l'intention de tous les livres philosophiques de Voltaire: éveiller l'esprit." (2)

"On a pu contester l'unité de composition dans le Siècle; c'est ne pas voir avec quel amour Voltaire bâtit son chef-d'oeuvre..."

"Une telle présentation est admirablement claire et résume presque tout Voltaire... avec le style direct et animé qui convient à un tel ensemble." (3)

Quand on passe à l'Histoire de Charles XII de Suède, on trouve une oeuvre encore plus recherchée que la précédente. Le même Naves la loue hautement:

"... et, de fait, le Charles XII, oeuvre de prime maturité, est la révélation du vrai génie de Voltaire..."

"... l'histoire pour l'histoire, cherchant le vrai pour lui-même, mais l'ordonnant dans la clarté et dans l'art, voilà ce que personne n'avait fait en France avant Voltaire, et ce qui, d'emblée, nous met en présence d'un chef-d'oeuvre." (4)

<sup>1</sup> Raymond Naves, Voltaire (6<sup>e</sup> éd.; Paris: Hatier, 1958), p. 137.

<sup>2</sup> Ibid., p. 135.

<sup>3</sup> Ibid., pp. 136-7.

<sup>4</sup> Ibid., p. 122.

On voit par là que Voltaire aurait pu faire des livres de recherche, s'il l'avait voulu ou s'il avait eu le temps, mais le philosophe d'action devait l'emporter dans son caractère sur le philosophe de la considération. Cette diversité de talent mérite d'être soulignée.